

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 49

**Artikel:** Speech d'un major de table : au banquet des Carabiniers, à Beau-Rivage, 2 décembre 1900  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198452>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Speech d'un major de table

au banquet des Carabiniers, à Beau-Rivage,  
2 décembre 1900.

Il fut un temps, qui n'est pas encore très éloigné de nous, où l'on ne faisait pas mal de politique au banquet des Carabiniers; c'était parfois assez mouvementé et même très chaud. On y commentait les événements de l'année écoulée; on y préjugait ceux de l'année suivante. Considéré comme donnant la note politique du jour, il était attendu, pour ainsi dire, à titre de renseignement.

Mais au lieu de se récréer et de fraterniser gaiement ici, on arrivait presque toujours à une heure avancée, à l'heure où nos amis du dehors se retireraient, sans que personne ait pu goûter quelques instants de vrai plaisir.

Tel était, messieurs, l'aspect de cette fête il y a dix à quinze ans.

Aujourd'hui, sa physionomie a complètement changé, et nous nous en réjouissons: plus de grands discours politiques, plus de répliques souvent regrettables. Il n'y a parmi nous, en telle circonstance, ni radicaux, ni libéraux; il n'y a plus ici que des tireurs, des amis, de bonnes connaissances. Nous pouvons tous trinquer ensemble, non point pour la bonne façon, mais en toute franchise, sans arrière-pensée, et dans des sentiments sincèrement fraternels.

En fait de discours, notre programme se borne donc à ce qui a trait aux progrès de notre Société, à notre vie nationale et à l'attachement que nous vouons tous à la commune patrie.

D'un autre côté, ce dont j'ai l'habitude de vous entretenir quelques instants ne réveille jamais aucune passion bien redoutable; dans ma petite revue d'aujourd'hui, par exemple, je m'efforcerais de passer sous silence la plupart des circonstances et des événements dont nous n'avons pas été satisfaits, afin que, ce soir, vous puissiez sortir d'ici avec la conviction que l'année 1900 a été la plus heureuse du siècle.

Dès le mois de janvier, le Conseil communal, sur lequel il y aurait tant de choses à raconter, s'est occupé de la restauration de l'église de St-François. Ce qu'on a discuté à ce sujet, ce que certaines personnes ont eu de plaisir à mettre des bâtons dans les roues, est inouï!

Un certain nombre de membres du Conseil voulaient restaurer la façade méridionale, en respectant le style de l'édifice; d'autres demandaient des modifications au plan proposé; d'autres, enfin, trouvant la dépense trop élevée et même inutile, voulaient réparer le temple en le démolissant.

Démolir le temple de St-François, quelle énormité! On n'aurait jamais supposé que ce mot pût être prononcé... Ah! c'est que, par le temps qui court, il est certains milieux où les principes religieux, où les choses du ciel sont en baisse: c'est vieux jeu. Heureusement que la grande majorité de nos populations est sin-

cèrement attachée à sa religion et à ses temples, et qu'elle veut les conserver!

Aujourd'hui, la question de St-François n'est pas encore résolue, grâce à messieurs les conservateurs... Je veux parler des conservateurs de cailloux, de mesures souvent sans intérêt archéologique, gênant la circulation et le développement d'une ville, menaçant parfois la vie des passants.

Oh! les archéologues! — pas tous, il est vrai; mais ces archéologues qui poussent la science du vieux, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'au fanatisme, — sont vraiment désespérants et le ciel nous en préserve!

Autant nous approuvons les mesures qui ont pour but la conservation de tout ce qui peut intéresser l'histoire de notre pays, autant les toquades de certains archéologues et collectionneurs nous agacent. Lors de la discussion de la loi sur la conservation des monuments historiques, par le Grand Conseil, M. le conseiller d'Etat Ruchet disait: « Il est des collectionneurs qui commettraient un assassinat pour se procurer un objet rare! »

Ces braves gens adorent le vieux mortier, les charpentes vermouluës, les meillons rongés par le temps. « Laissez-le tout intact, s'écrient-ils, même les toiles d'araignées! »

Je ne relèverai point les interminables et fiévreuses discussions du Conseil sur quelques grandes entreprises communales. Je ne parlerai point de ces luttes oratoires, de ces réparties violentes et on ne peut moins parlementaires, qui sont allées parfois jusqu'au comique, et qui, si elles avaient dû se continuer, auraient pu inspirer de sérieuses inquiétudes aux actionnaires du théâtre.

Un seul mot encore. Le Conseil a eu à délibérer sur l'érection de la statue de Guillaume-Tell, notre héros national, qu'on laisse depuis si longtemps isolé et noir de poussière dans un sombre vestibule.

Peut-on concevoir Guillaume-Tell en cet endroit, lui qui aimait tant à jouir de sa liberté, qui franchissait allègrement les hardis sentiers de montagne, qui s'exerçait au tir de l'arbalète et maniait si habilement la rame de ses bras robustes?... Mieux valait alors le donner à Ouchy, qui le réclamait à grands cris pour le placer sur les quais. Demandez un peu à Charles Perrin et autres habitants d'Ouchy s'il était possible de mieux choisir. L'un de ces derniers nous disait, il n'y a pas longtemps: « Là, sur le quai, Guyaume-Tè, qui était bachelier, aurait au moins le plaisir de voir naviguer les liquettes dans le port! »

Bref, il ne sera point mal placé sur Montbenon. Et s'il est des personnes qui trouvent que la chose tarde trop, nous les engageons à prendre patience. On nous affirme, et cela d'une source certaine, qu'en y mettant un peu de bonne volonté et en activant les choses comme on le fait généralement chez nous, Guillaume-Tell sera fièrement campé, et l'arbalète en main, sur le grand escalier du palais de justice, pour le 1<sup>er</sup> janvier 1912.

Et Mamin le jardinier, qui s'en fera le fidèle

gardien, saura le dédommager d'un long et cruel abandon en l'entourant de gracieux massifs ornés de géraniums, de glaïeuls et de lauriers en fleur, qui lui feront voir tout en rose. Il en sera temps, car ce pauvre Guillaume-Tell doit avoir fait, depuis son arrivée ici, de singulières réflexions sur la cause de ses malheurs.

Nous ne pouvons faire autrement que de mentionner, tout au moins, l'effondrement de la loi fédérale sur les assurances, rejetée à une majorité de plus de 200,000 voix. A cette nouvelle stupéfiante, l'auteur de la loi, M. le conseiller national Forrer, s'est dit: « Le peuple murmure, retirons-nous! »

Et il s'est retiré, hélas! mais dans une retraite bien douce, bien melleuse, bien consolante, et à l'abri des orages politiques. Puisse-t-il y couler d'heureux jours et ne jamais manquer du nécessaire!...

Dans le courant de juin, une épidémie de variole est venue brusquement jeter l'effroi au sein de nos populations. Il s'en suivit une panique générale qui valut aux médecins une riche et abondante moisson. Jamais ils ne firent meilleure année. Il fallait vacciner à tout prix. Et des centaines, des milliers de Lausannois effrayés, sollicitaient le secours de la lancette. Ce fut au point qu'on ne rencontra bientôt plus que des gens agitant les épaules et se tortillant le buste comme pour chasser une puce incommode.

C'était une dérangeaison générale.

Nous avons vu, un jour, aux fenêtres des bureaux du téléphone, quatorze demoiselles regardant passer un cortège en se grattant le bras.

Loin de nous la pensée de contester l'efficacité de la vaccination; nous nous empressons au contraire d'en reconnaître les heureux et incontestables effets.

Cependant nous ne pouvons résister au désir de vous faire part d'un incident on ne peut plus bizarre et encore peu connu.

Un docteur fort apprécié dans le monde médical et scientifique a été amené, dans ses savantes recherches, à essayer du vaccin de chèvre, qu'il estime bien supérieur à celui de génisse. « Non seulement, disait-il, l'espèce caprine est très favorable à la culture du » vaccin, mais elle a aussi l'avantage de ne pas exposer à l'inoculation de la tuberculose, » cette maladie ne s'observant pas chez la chèvre. »

Mais après avoir pratiqué un certain nombre d'inoculations de ce nouveau vaccin, quel ne fut pas son étonnement quand il en constata les effets sur ses clients!...

Ce vaccin est si énergique, paraît-il, qu'il agit sur notre organisme de façon à identifier pour ainsi dire la personne vaccinée à l'animal sur lequel le vaccin a été recueilli, et à lui communiquer, pendant la période de fièvre qui suit l'opération, des instincts vraiment étranges.

C'est ainsi qu'on vit une dame récemment vaccinée, faire des mouvements de tête en avant, qui devenaient singulièrement inquiétants.

Au fur et à mesure que la pustule vaccinale se développait, que la fièvre devenait plus intense, ces mouvements s'accroissaient : Un beau matin, madame attaqua tout simplement son mari et le cogna violemment en pleine poitrine !

Il va sans dire qu'à partir de ce moment, madame fut attentivement surveillée et gardée afin de préserver son entourage de pareilles velléités.

Dès lors, il ne fut plus question du vaccin de chèvre.

A peu près à cette même époque, et tout récemment encore, nos journaux ont publié les diverses dispositions testamentaires de M. Feller, riche brasseur, décédé à Thoune. Après ce qui concerne un legs important fait à cette ville, on remarque dans son testament quelques clauses vraiment curieuses, entre autres celle-ci : « Mes pipes, que je lègue également à la ville de Thoune, seront entretenues avec soin par un homme du métier : or les bourrera et on les allumera chaque année, dans les grandes cérémonies publiques, en buvant un bon coup de vin. »

Le fait nous a paru digne d'être cité, car c'est la première fois qu'on nous donne la preuve qu'il est possible de mourir sans casser sa pipe.

C'est en juillet qu'à eu lieu l'inauguration du nouveau vapeur le *Lausanne*. Il est assez bizarre qu'on ait donné à ce bateau le nom d'une ville presque constamment à sec, et qui, il n'y a pas longtemps, était dans l'obligation d'aller chercher de l'eau à Yverdon.

Bref, il faisait une journée superbe. La Compagnie de navigation promena ses invités d'Ouchy à la pointe d'Yvoire, et de là à Meillerie, Clarens, Montreux et le Bouveret, pour les faire jouir le plus possible de la beauté des tableaux variés et enchanteurs qu'offre les rives du Léman.

Cependant, la *Feuille d'Arvis* avouait franchement qu'on n'avait guère admiré la nature. « A peine eurent-ils mis les pieds à bord, disait-elle, que les invités prirent le chemin de la salle à manger, au lieu d'admirer le grandiose paysage qui s'offrait à leurs yeux. »

D'autres journaux eurent moins de franchise. L'un d'eux nous parla du « bleu des eaux, du bleu des monts, du bleu du ciel, des harmonies sublimes de cette belle nature ! »

Un autre ne pouvait assez dire « tout le charme de cette promenade, au milieu des décors répandus à profusion autour de notre beau lac ! »

Et notez qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette belle prose. Voilà comment on écrit l'histoire. En fait de tableaux de la nature, ces messieurs avaient vu sauter des bouchons et la couleur du liquide qui pétillait dans leur verre leur était bien plus flatteuse à l'œil que le « bleu des eaux, le bleu des monts, le bleu du ciel. »

Nous avons eu l'occasion de parler à plusieurs de ces invités à leur retour à Lausanne, et nous n'avons pas tardé à nous convaincre que malgré la haute température de juillet, la journée n'avait pas été sèche. Ce qui les avait le plus intéressé, et ce dont ils gardaient le plus agréable souvenir, c'était la marche du bateau, au point de vue de la stabilité des verres sur les tables.

Il paraît en effet que ce bateau glissait alors si bien, sans tangage ni roulis, que les verres ne bougeaient que lorsqu'on levait le coude.

« Nous avons bu là, disait à ce propos un invité, du Villeneuve, du Clos-du-Rocher, du Neuchâtel moussoux, du Pomard... que sais-je, tous fin bons ! je ne vous dis que ça !..... » Eh bien pas un verre n'a bougé ; on n'en a pas perdu une goutte ! »

Un des événements les plus marquants de l'année, c'est, à n'en pas douter, le grand tir du 75<sup>e</sup> anniversaire de la Société des carabniers. Un stand entièrement transformé, considérablement agrandi, un nombreux concours de tireurs, une série de beaux jours, une excellente organisation, tout contribua à la réussite de cette entreprise.

Mais aussi que de soucis, que de travail et de responsabilité, que de nuits sans sommeil pour ce cher et infatigable président, malgré tout le zèle et le dévouement de ses collaborateurs !... De son œil de lynx il suivait toutes les opérations du tir ; rien ne lui échappait ; on prétend même qu'il voyait les balles se planter dans la cible !

Ayant profondément à cœur le succès de cette fête, il s'y était donné tout entier.

Mais aussi pendant ces journées si occupées, si bien remplies et parfois quelque peu fiévreuses, bien mal venu eût été celui qui aurait voulu lui parler pharmacie : à ce moment-là, au diable les pilules, l'huile de ricin, le séné et les emplâtres ; il avait d'autres chiens à fouetter.

La fête du dimanche, pleine de gaieté et d'entrain, couronna dignement le tout. Les prix furent délivrés avec une grâce charmante par des mains féminines. Au banquet, joyeux enthousiasme, chaleureux discours. En peut-il être autrement quand on a un major de table aussi spirituel que l'est notre ami, M. le député Chavannes. Ce jour-là, il eut la courtoisie de débiter dans ses fonctions en élevant sa coupe pour boire à ses chers amis de Lausanne. Cela était très aimable et je crois que les amis de Lausanne y étaient pour quelque chose ; mais parlons franchement : en buvant à notre santé il trouvait l'occasion de boire pour lui-même.

Le lendemain du banquet notre président reprit ses occupations ordinaires. Il me pardonnera si je suis mal renseigné, mais on m'assure que ce jour-là on le vit fréquemment se diriger vers le bocal du bicarbonate de soude. Était-ce pour lui-même ou pour les amis qui avaient trop copieusement fêté le 75<sup>e</sup> anniversaire ?... Je l'ignore.

Je ne vous entretiendrai pas de cette malheureuse grève dont on a déjà que trop parlé. Elle rappelle cependant un incident assez comique. Un jeune ouvrier maçon un peu éméché à la suite d'une assemblée à Tivoli, était arrêté en face du chantier de la nouvelle Banque cantonale. Il faisait à ce moment une grosse pluie d'orage, une pluie torrentielle qui ruisselait des bords étroits de son chapeau de feutre et inondait son visage. Bref, il ne bronchait pas. Immobile, il contemplait ces murs inachevés et tristes, en chantant :

Où c'est à nous qu'appartient l'avenir !

Brrrou ! l'avenir devait lui apparaître bien humide !...

C'est égal je n'oublierai jamais l'attitude vraiment stoïque de ce brave garçon.

Il y a quelques semaines la *Tribune de Lausanne* racontait qu'à Vallorbe, un renard, traqué par des chiens de chasse, était venu se jeter brusquement dans les jambes d'un pasteur étudiant son sermon pour le dimanche suivant.

Pourquoi le sort voulut-il que cet animal vint interrompre ainsi ce brave ecclésiastique

dans la composition de son sermon ? Hélas ! c'est probablement qu'il le faisait trop long, défaut de nombreux pasteurs, qui ne veulent pas comprendre que, par ce fait, ils manquent leur but.

Ceci nous remet en mémoire une amusante histoire. C'était le jour de l'abbaye de certain village du canton, la seule fête qui s'y fit dans l'année ; aussi tout le monde y prenait part, jeunes et vieux, femmes et enfants.

Chose curieuse, le pasteur semblait se faire un malin plaisir, ce jour-là, de retenir ses auditeurs à l'église, le plus longtemps possible par un long prêche. — La réunion sur la place publique pour la parade était fixée à midi et demi. Il fallait donc dîner à midi au plus tard. Mais à midi et cinq le sermon n'étant pas terminé, on vit bientôt les paroissiens sortir par groupes de cinq, de dix, de douze, etc., jusqu'au moment où le pasteur se trouva seul avec le marguillier. Ce dernier qui était tambour et avait hâte de se rendre à son poste, gravit tout à coup l'escalier de la chaire, tira le pasteur par sa robe en disant : *Monso lo ministr, quand vo z'arà botzi, volà vo avà la bontà de clioure la porta*. — Traduction : « Monsieur le ministre, quand vous aurez fini, monsie-vous avoiz la bonté de fermer la porte. »

Un mot seulement à propos de la chasse dont nous venons de parler. Vous le savez tous, messieurs, personne n'est plus vantard qu'un chasseur ; les plus simples incidents de chasse sont ordinairement envisagés par lui comme des faits extraordinaires, des événements dont il a été le héros. Un de ces Nemrods passionnés nous racontait dernièrement que son arme étant en réparation chez M. Mayor, il souffrait de ne pouvoir arpenter monts et vaux. Un beau matin, n'y tenant plus, il prend un fusil à balle destiné à la chasse du gros gibier et part. A peine était-il arrivé aux environs de Bussigny, qu'un lièvre sort du bois !..... Il le met en joue, et pan !...

— Et comment, fimes-nous en l'interrompant, peut-on tirer le lièvre avec un fusil à balle ?

— Ah ! dit-il, il faut avoir l'œil ! Le premier coup, je lui casse les deux jambes de devant, le second, une des jambes de derrière... Il allait m'échapper quand un troisième coup l'abat !

— Et comment aurait-il pu vous échapper alors qu'il n'avait plus qu'une jambe ? demandai-je.

— Taisez-vous, me répondit-il il traçait comme un diable !

La vigne a produit cette année du vin en abondance : qu'en résultera-t-il ?... Du mal pour ceux qui en abusent, un bien pour ceux qui en usent raisonnablement, comme nous le faisons en ce moment, par exemple. Quand je vois vos figures réjouies, votre air de bien-être et une agréable fraternité régner dans toutes ces tables, je dois nécessairement l'attribuer aux effets d'une digestion facile et tout particulièrement à nos vins généreux.

« Comme la vie serait agréable, » nous disait tout à l'heure un de nos voisins de table, « si nous étions toujours si bien disposés ; ce serait vraiment à désirer, Dieu me pardonne, » que chaque jour nous soyons légèrement gris ; tout deviendrait infiniment plus facile dans ce monde. »

Je me demande à ce propos si, dans quelques heures, ce « légèrement gris » nous sera encore applicable à tous.

Je me souviens de certaine année où le retour à la maison fut passablement périlleux. Il avait plu dans la matinée et gelé vers le soir.

De là des chemins un peu glissants, et les tireurs qui tombaient étaient assez nombreux. Par-ci, par-là, les prix s'échappant de la poche, on voyait tantôt un service à découper, tantôt un service à salade miroiter le long des trottoirs.

Mais, chose étonnante, nul ne voulait attribuer, pour une bonne part tout au moins, ses pas chancelants, au petit blanc qu'il avait fait couler; tous disaient en se relevant d'un ton colére: c'est ce tonnerre de verglas!

Au dernier rang, la lèvres souriante, suivait, notre ami Dégallier, chantant gaîment ce refrain:

Maltraitez mon argentierie,  
On en fait chez moi tous les jours;  
J'aime cette plaisanterie:  
Tombez, messieurs, tombez toujours!

A propos de vin, de vignes, et de vendanges dont nous avons parlé tout à l'heure, vous avez sans doute lu, dans tous nos journaux, une boutade relative au vignoble de Gollion, qui consistait à dire que lorsque la municipalité de l'endroit désirait savoir si la récolte était suffisamment mûre pour permettre l'ouverture de la vendange, elle procédait de la manière suivante: Un sac rempli de grappes de raisins était placé sur un char attelé de deux chevaux, le syndic s'asseyait sur le sac, puis partait au galop dans un chemin le plus raboteux possible. Si, au retour, le fond de culottes du syndic était quelque peu humide, on pouvait vendanger.

Un propriétaire de Gollion, M. Berney, nous paraît avoir pris la plaisanterie avec mauvaise humeur, car il écrivait à la *Feuille d'Aris* que cette histoire était née dans la cervelle féconde du rédacteur du *Conteur vaudois*, il y a une trentaine d'années. Peut-être a-t-il raison: il ne nous est pas possible de nous souvenir de tous les mensonges dont ce journal s'est rendu coupable durant cette longue période d'années.

Cependant M. Berney a tort de se plaindre de nous, car à cette boutade nous aurions pu ajouter celle de ce grain de raisin de Gollion, qui, certaine année, de dure récolte, s'était planté si profondément dans la botte d'un cheval de grand prix, que la pauvre bête ne fut délivrée que par l'intervention de deux vétérinaires de Lausanne appelés en hâte par son propriétaire.

Ah! messieurs, ne riez pas trop de Gollion, si Cossonay avait des vignes, nous en verrions bien d'autres!

Cela dit, messieurs, je termine pour ne pas abuser de votre patience et de votre grande amabilité. Il ne me reste qu'à vous convier à la gaité, à vous prier de contribuer, les uns comme les autres, au succès de ce second acte dont nous gardons ordinairement le plus agréable souvenir. Vous faciliteriez ainsi la tâche assez pénible d'un major de table qui ne va que clopin-clopant, mais qui boit de tout son cœur à votre santé, ainsi qu'à l'avenir de plus en plus prospère de la Société des carabiniers!

#### Le corbeau.

Avec la mauvaise saison, les corbeaux se rapprochent des lieux habités. On les voit sautiller gravement jusque dans les cours des fermes, pareils à des messieurs en frac qui iraient cloche-pied. Ils sont à la fois lugubres et plaisants. On les a regardé longtemps comme des oiseaux de mauvaise augure. Au dire des gens superstitieux, un combat entre corbeaux préage une guerre sanglante et prochaine. Jamais, nous affirmait un vieux paysan du Jorat, ils ne s'étaient autant querellés que durant l'hiver de 1869-1870: ils devinaient que Napoléon III allait déclarer la guerre à la Prusse!

Leur approche des maisons, en automne, annonce la pluie, en hiver des giboulées. Quand ils vont se coucher au crépuscule du côté nord, c'est un signe de prochain mauvais temps. Si l'un d'eux se perche, solitaire, sur le toit d'une habitation où se trouve un malade, on peut être certain que celui-ci ne passera pas l'année. En revanche, deux corbeaux croassant sur un toit annoncent un mariage plus ou moins rapproché, la maison n'ayant pour tout habitant qu'un célibataire endurci.

En domesticité, le corbeau est susceptible d'une certaine éducation. Il s'attache à celui qui le nourrit; il accourt à sa voix. On va même jusqu'à le dresser pour la chasse, mais il faut l'exciter, car il répugne à ce genre de sport.

M. Jacot, correspondant de la Société ornithologique de la Chaux-de-Fonds, en cite un qui faisait tourner une roue actionnant un tour destiné à façonner les chevilles de bois pour cordonniers. Ce corbeau sautait, dans la dite roue, d'un échelon à l'autre, et la faisait mouvoir des heures durant, sans manifester aucune fatigue.

Récemment, en Allemagne, on a essayé de remplacer les pigeons voyageurs par des corbeaux. Les premiers essais ont été satisfaisants. Amadoués par les ripailles de chair qu'on leur offrait au dressoir, les corbeaux y revenaient avec ponctualité, rapportant les messages dont on les avait chargés. La chose alla bien durant cet été. Mais depuis que les brumes d'automne ont ramené les troupes ordinaires de corbeaux migrateurs, on a constaté que le service des messageries allait de mal en pis: les corbeaux-facteurs ne rentraient plus au logis.

Voici ce qui se passait: Les corbeaux sauvages apercevant les corbeaux dressés, se précipitaient sur eux. Et, soit par la persuasion, soit par la violence, ils les retenaient au milieu d'eux. On a vu des messagers, qui se refusaient à lâcher le service, massacrés par leurs frères sauvages. Les autres préférant résigner leurs fonctions, plutôt que de perdre la vie, reprenaient leur libre existence et se promenaient de nouveau dans les champs, formant de ces grandes bandes que les Joratais appellent des *tenables de ministres*.

#### Désillusion.

Lorsqu'il mit le pied hors de la gare de Genève, le gros Pierre-David se trouva tout de même un peu ébahi. Il avait beau être né natif du Pays-d'Enhaut, c'est-à-dire d'un pays où l'on ne s'étonne pas vite, il y avait bien trente ans qu'il n'était pas revenu à la plaine, et ma foi, ses yeux et ses oreilles n'étaient pas habitués à ce tintamarre et à cette activité.

Cependant il se remit bientôt et du pas lent et majestueux de quelqu'un qui a son pain assuré depuis longtemps, il descendit Cornavin.

Le gros Pierre-David ne voulait pas mourir avant de s'être accordé un petit voyage et il y avait longtemps que son ex-pupille Frédéric Blanc — un tout fin cordonnier — lui écrivait d'aller le trouver.

Au bout d'un moment Pierre-David s'aperçut qu'il avait déjà fait un bon bout de chemin et il pensa qu'il serait bon de s'orienter.

« Dites-moi, monsieur, dit-il à un passant, vous pourriez pas des fois me dire où reste Frédéric Blanc, le cordonnier? »

Le passant haussa les épaules.

« Connais pas, fit-il brusquement, et il passa son chemin. »

— Ça m'étonne pas, pensa Pierre-David. Il n'a pas l'air d'être du pays, celui-là. C'est sans doute un Anglais.

Et il s'adressa cette fois à un balayeur qui

soulevait philosophiquement des nuages de poussière au nez des passants.

Il obtint la même réponse, agrémentée d'un sourire un peu moqueur.

Maintenant Pierre-David, un peu inquiet, ajoutait quelques explications:

« Vous savez bien, un tout fin cordonnier, qui est venu s'établir par Genève, il y a douze à quinze ans. Vous devez le connaître. »

« Tout de même », ajoutait-il, en lui-même, à chaque réponse négative, « faut-il qu'ils soient croûtes, ces gens de la ville. Faut pas veni me dire qu'ils ne connaissent pas Frédéric Blanc, un tant bon cordonnier, ou bien alors, Frédéric ne serait plus aussi bon. »

A la fin, il eut la chance de tomber sur un gendarme qui était de bonne humeur et qui lui conseilla de consulter le Bottin. Il lui aida même dans ses recherches, et fit tant et si bien, que trois quarts d'heure après, Pierre-David arrivait chez le filleul qui le reçut à bras ouverts.

Mais Pierre-David avait quelque chose sur le cœur, et quand les premiers épanchements furent calmés, il ne put pas s'empêcher de dire à son hôte:

« Mon pauvre Frédéric, quand tu étais par chez nous, tu passais pour un fin cordonnier, et tout le monde savait où tu restais. Ici, il me semble que tu dois avoir rudement *déperdu* ton métier; on trouve pas une âme qui te connaisse!

**THÉÂTRE.** — Jeudi, on jouait *Les deux gosses*; demain, dimanche, encore *Les deux gosses*. Allons-nous recommencer une de ces séries interminables, qu'il nous faut subir à chaque saison théâtrale, depuis quelques années? Jadis, la direction s'en excusait sur l'indifférence du public pour le bon répertoire. Cette excuse n'existe plus aujourd'hui. M. Darcourt a heureusement d'autres éléments de recettes. Grâce à des interprètes excellents — comme nous n'en avions pas eu de longtemps — la bonne comédie a repris; plus n'est besoin de recourir aux moyens extrêmes. — Ainsi donc, que les amateurs se hâtent, demain, dimanche, à 8 h., irrévocablement, dernière représentation du grand succès périodique: **Les deux gosses**.

#### Boutades.

Dans un gymnase de jeunes filles à la leçon d'histoire:

Le professeur: « Pouvez-vous me dire, mademoiselle, le nom du plus grand conquérant? »

— Don Juan, monsieur.

Parmi les soupirants de Mlle Berlureau se trouve un jeune fonctionnaire atteint d'une calvitie aussi radicale que prématurée.

— N'est-ce pas qu'il est joli garçon? demande à sa fille Berlureau, qui a pour lui une secrète préférence.

— Oh! oui, papa, répond-elle malicieusement, il est même « crânement » beau!

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les *Pilules hématogènes du docteur Vindevoegel* m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX  
et Calendriers pour 1901.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.